

# Bonn entre Londres et Moscou

LE chancelier allemand mène son action diplomatique à la fois sur deux plans. Il a un œil tourné vers l'axe Pankow-Moscou et l'autre vers Londres, étant entendu qu'il n'y a aucun contentieux momentanément entre la République fédérale et la France. A l'Est c'est la confusion. Willy Brandt garde l'espoir de rencontrer le Premier ministre de la République démocratique, Willi Stoph, avant Pâques. A Moscou les contacts sont maintenus entre A. Kossiguine et Egon Bahr, le négociateur allemand. Tout reste possible avec les Allemands de l'Est et surtout avec les Soviétiques, mais rien n'est certain.

A l'Ouest, les choses vont bien avec les Britanniques. Le chancelier allemand vient, comme on le sait, de faire à Londres un voyage de courtoisie et aussi d'affaires. Il y a été reçu avec des égards exceptionnels. L'honneur de prononcer un discours devant les deux chambres réunies avait été jusqu'ici réservé au général De Gaulle, au secrétaire général de l'O.N.U., U Thant, au président de la République italienne, M. Saragat, et au président du Conseil des ministres soviétique, A. Kossiguine.

Jusqu'à l'arrivée de Willy Brandt au pouvoir, les relations entre les Allemands et les Anglais n'avaient pas été sans nuages. Une coutume s'était instaurée qui voulait que les Britanniques considèrent les Allemands avec une certaine condescendance, comme des cousins qui ont mal tourné et que l'on met à l'épreuve. En revanche les Allemands ont toujours traité les Britanniques avec une considération qui allait jusqu'à admettre qu'ils étaient dans le monde un modèle de démocratie, d'aristocratie naturelle et presque de machiavélisme diplomatique, qui suscite le respect et la méfiance. Et c'est si vrai qu'à deux périodes cruciales de leur histoire moderne, les Allemands ont commis à l'égard de la Grande-Bretagne une faute capitale. En 1914 ils ont cru que le destin de la paix et de la guerre dépendait de l'attitude britannique; dans les années suivantes ils surveillaient beaucoup plus ce qui se passait à Londres qu'à Washington et ne croyaient pas les Américains capables d'entrer avec toutes leurs forces dans la guerre. En 1918 ils ont payé le prix de cette erreur. Hitler a raisonné à peu près de la même

façon. Ce qu'il aurait souhaité, comme Napoléon, c'était mettre la Grande-Bretagne à genoux. Il n'en avait pas les moyens techniques mais il ne croyait pas davantage que les Américains seraient finalement les arbitres du jeu.

Tout a changé avec l'arrivée de Willy Brandt au pouvoir. C'est un socialiste, réformiste, comme Harold Wilson. Il connaît parfaitement la Grande-Bretagne et les Anglais parce que le chancelier et son équipe sont presque tous originaires de l'Allemagne du Nord où la bourgeoisie se pique de parler anglais.

La personnalité de Willy Brandt n'aurait pas suffi à elle seule à rapprocher les deux pays. Ce qui a facilité la tâche, c'est la conférence de La Haye. Elle a démontré aux Anglais que Willy Brandt avait tout mis en œuvre pour soutenir la candidature de la Grande-Bretagne; de son côté, le chancelier ne pouvait que se féliciter des accords de La Haye qui lui ôtaient le souci d'avoir à choisir entre la coopération franco-allemande et la coopération anglo-allemande.

Allemands et Anglais sont d'accord sur la politique à mener au Moyen-Orient, à l'O.T.A.N. et à Berlin. Au Moyen-Orient les uns et les autres restent dans la culisse. L'O.T.A.N. ne pose de problèmes ni à Londres ni à Bonn dans la mesure où les deux capitales restent fermement attachées à l'Organisation atlantique et ont tout intérêt à se concerter afin de conserver au sein de cette Organisation la possibilité de faire contrepoids aux décisions américaines. A Berlin-Ouest, la position britannique est, aux yeux des Allemands, la plus réaliste. Autre sujet de satisfaction, les négociations pour l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun vont commencer plus rapidement qu'il n'était prévu.

Reste une inconnue : Quelle sera l'attitude de la Grande-Bretagne au cours de ce débat qui risque d'être long et difficile? Willy Brandt a bien fait comprendre à Harold Wilson que c'était maintenant à lui de jouer et que l'Allemagne suivrait la politique qui aura été décidée au sein de la C.E.E. Le tout est de savoir s'il lui sera toujours possible de maintenir cette position d'équilibre. A Londres comme à Bonn on pense qu'à chaque jour suffit sa peine.